



HAL
open science

Inachèvement du projet humain, néoténie humaine et perfectibilité rousseauiste

Thierry Ménissier

► **To cite this version:**

Thierry Ménissier. Inachèvement du projet humain, néoténie humaine et perfectibilité rousseauiste. L'homme comme projet inachevé, Oct 2012, Chambéry, France. hal-01660769

HAL Id: hal-01660769

<https://hal.science/hal-01660769>

Submitted on 11 Dec 2017

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

Colloque « L'homme comme projet inachevé », Chambéry, 12 octobre 2012

Inachèvement du projet humain, néoténie humaine et perfectibilité rousseauiste

Thierry Ménissier

Professeur de philosophie, Université de Grenoble-Alpes et Equipe de recherche « Philosophie, Langages & Cognition », EA 3699.

Résumé :

Dans cet article, il s'agit d'examiner philosophiquement l'idée d'homme comme « projet inachevé » à la lumière de l'hypothèse de la néoténie humaine. Par ce terme, on entend l'inachèvement de l'homme à sa naissance ; et par suite, la nécessité dans laquelle ce dernier se trouve de suppléer à son défaut de nature en constituant la culture, et en compensant son déficit natif par la création d'anthropotechniques, systèmes à la fois concrets et abstraits. De la sorte, il sera possible de réfléchir au statut ontologique, anthropologique et politique du paradigme contemporain de l'innovation – et de comparer le développement actuel de ce paradigme aux hypothèses formulées en son temps par Rousseau dans le *Second discours* à propos de la perfectibilité humaine et du sens qu'il faut donner au progrès des arts et des techniques.

L'intitulé du colloque nous invite à réfléchir sur « l'homme comme projet inachevé », formule qui s'entend à partir d'une citation de la Déclaration de l'Unesco de Mexico sur les politiques culturelles (1982) :

La culture donne à l'homme la capacité de réflexion sur lui-même. C'est elle qui fait de nous des êtres spécifiquement humains, rationnels, critiques et ethniquement engagés. C'est par elle que nous discernons des valeurs et effectuons des choix. C'est par elle que l'homme s'exprime, prend conscience de lui-même, se reconnaît comme un projet inachevé, remet en question ses propres réalisations, recherche inlassablement de nouvelles significations et crée des œuvres qui le transcendent.¹

Par la culture, l'homme « se reconnaît comme projet inachevé » : cette belle formule évoque en arrière-fond un paysage philosophique très structuré, car on reconnaît dans la formulation celui de la philosophie de l'histoire et l'on identifie aussi le cadre conceptuel de la pensée de Rousseau. La première nous apprend en effet que l'humanité a besoin du temps historique pour se réaliser et devenir elle-même ; le second, que les dispositifs à la fois concrets et symboliques qui composent la culture sont comme des objectivations nécessaires et toujours provisoires du fait humain. Cette formule de « l'homme comme projet inachevé » apparaît remarquable, et possède une force réelle pour parler l'intuition, voire pour susciter

¹ UNESCO, Déclaration de Mexico sur les politiques culturelles, Conférence mondiale sur les politiques culturelles, Mexico City, 26 juillet-6 août 1982, préambule.

une certaine émotion. Par exemple, chacun a pu faire l'expérience, lorsqu'il visite un musée des artefacts humains (un musée des beaux-arts, un conservatoire de musique, une bibliothèque de philosophie ou encore le musée des Arts et métiers) qu'en regard de la longue durée de l'histoire culturelle, il se trouve lui-même en quelque sorte personnellement en situation d'inachèvement. D'une part, la durée historique, telle qu'elle est objectivée dans les artefacts présentés dans les collections, apparaît comme l'élément de déploiement de chaque singularité passée et présente ; de l'autre, lorsqu'on les considère séparément les uns des autres, chaque objet (œuvre d'art, livre, objet technique d'autrefois) recèle des potentialités propres qui le qualifient comme créé par un homme dont l'action fut comme un segment particulier, original et irréductible. D'où le caractère émouvant des musées : l'inachèvement du projet humain parle immédiatement à l'homme qui se penche sur sa propre situation en regard des témoignages laissés par ses semblables du passé.

Mieux encore, la formule parle au lecteur admirateur de Rousseau. Et cela parce qu'il a mis en avant avec une acuité incroyable la situation – toujours étrange ou étrangère à elle-même – de l'humanité dans les différentes étapes de sa marche vers elle-même ; également parce que mieux que tous ses contemporains, il a inclus dans la représentation occidentale de l'humanité la variable constituée par les âges de la vie : enfants, adolescents, adultes et vieillards constituent des figures du temps humain qu'il a rendues philosophiques. Pensant le projet humain (dans ses différentes dimensions, individuelles et collectives) en fonction de telles figures, le Genevois a inscrit l'inachèvement au cœur du projet humain : dans la philosophie de l'existence de Rousseau, le sujet est profondément historicisé, chaque lecteur est conduit à se penser dans le fil de sa propre histoire, dans un devenir contingent et inchoatif. Sans même parler de la puissante thèse de la perfectibilité indéfinie de l'homme exposée dans le *Second discours*, si justement mise par de nombreux critiques au centre de l'œuvre rousseauiste et considérée comme un des éléments les plus significatifs apportés par Rousseau à l'histoire des idées².

Pour autant, cette séduisante formule appelle la discussion et peut même sembler insatisfaisante, et pour plusieurs raisons.

D'abord, concernant l'inachèvement : à l'heure actuelle, le monde connaît une forme d'incertitude à ce propos, et l'on pourrait dire qu'à la fois il apparaît évident et pas du tout évident. Il y a quelques années, un auteur comme Francis Fukuyama traitait de « la fin de l'histoire » et du « dernier homme »³, deux termes qui évoquent la forme de stabilité atteinte par un processus qui atteint son terme. L'idéologie néolibérale dont Fukuyama se faisait le promoteur était engagée dans un combat mortel contre le matérialisme historique du marxisme ; contre ce dernier, et avec une mordante ironie, elle a interprété la chute du Bloc soviétique, dans les années 1990, non comme la preuve que le concept d'histoire n'existe pas, mais que le marxisme l'avait dévoyé. Ce qu'affirme Fukuyama, c'est qu'avec le triomphe de

² Voir Bertrand Binoche, « Les équivoques de la perfectibilité », in Bertrand Binoche (dir.), *L'homme perfectible*, Seyssel, Champ Vallon, 2004, p. 13-35.

³ Francis Fukuyama, *The End of History and the Last Man*, 1992, trad. fr. *La Fin de l'Histoire et le dernier homme*, par D.-A. Canal, Paris, Flammarion, 1992.

la démocratie libérale contre ses adversaires historiques (les autoritarismes archaïques, les fascismes et le communisme), l'histoire est désormais achevée : aucune nouvelle forme ne viendra plus contester son prochain essor au plan mondial. Cependant de tels constats semblent aujourd'hui battus en brèche par les soubresauts du monde, par l'état d'instabilité et le sentiment d'insatisfaction induit par un mode d'esprit dominant sans doute lié à la prise de conscience de la globalisation des échanges humains. Sur le plan historique et culturel, la question est posée depuis longtemps déjà de savoir si au lieu d'uniformiser des cultures enfin achevées, cette dernière n'a pas au contraire stimulé leur diversité, et reconduit chacune à sa contingence et à son devenir propre⁴. Au risque de paraître exagérément existentialiste, on peut affirmer qu'aujourd'hui sur le plan historique et culturel, dans son inquiétude propre comme dans sa conflictualité intrinsèque, l'humanité se sait en situation d'inachèvement. Dans le même temps, le risque que ce sentiment fait courir à chaque décision ou à chaque action humaine, fait que l'inachèvement structurel des choses constitue également quelque chose de relative impensé, voire de refoulé – le monde est rempli d'experts qui n'existent que pour tenter de réassurer la décision et de sécuriser l'action. Situation étrange donc, car une période semble s'être ouverte où l'on nous prédisait que le processus historique était terminé, et plus que jamais peut-être l'humanité a dû composer avec sa propre finitude, tandis que les spécialistes du calcul du risque tentent d'apaiser nos inquiétudes.

Ensuite, le projet : sur le plan philosophique, elle évoque justement l'existentialisme, tel que Heidegger puis Sartre l'ont pensé, à savoir une doctrine qui a affirmé de manière coextensive la contingence radicale de l'action et la résolution humaine créatrice de liberté. Se projeter, c'est se « jeter hors de soi », vers l'avant, selon un schéma qui mobilise quelques-unes des ressources les plus intéressantes et spécifiques de l'humanité : l'attention, l'intention, le courage, la constance, etc. Mais dans le même temps, ce schéma du projet peut ne pas paraître satisfaisant : dans une optique sceptique, par exemple, il représente une construction « réifiée » qui ne correspond que très imparfaitement à la condition humaine comme expérience vécue dans la quotidienneté et la banalité. On pourrait même souligner le paradoxe que lorsqu'il se fait projet, l'homme ne se vit pas essentiellement comme inachevé : il se perçoit précisément comme actif, pleinement engagé dans l'intention qui le fait être.

Bref, c'est une jolie formule que celle de l'homme comme projet inachevé, mais très discutable car d'une part l'homme vivant ne se perçoit que rarement comme inachevé, et de l'autre il faut peut-être radicalement remettre en question la tentation que nous avons souvent, maintenant que l'existentialisme fait plutôt partie de l'histoire des idées, de surdéterminer la dimension de *l'inachèvement* du projet pour penser la liberté humaine.

Et pourtant il y a encore à dire. Honorer un auteur, c'est se remettre dans ses traces, et essayer de penser ce qu'il a lui-même entrepris de penser. C'est prendre le risque qu'il a lui-même pris. Dans le cas de Rousseau, on peut dire qu'avec quelques rares autres tels que

⁴ Voir par exemple Philippe d'Iribarne, Alain Henry, Jean-Pierre Segal, Sylvie Chevrier, Tatjana Globokar, *Culture et mondialisation. Gérer par-delà les frontières*, Paris, Editions du Seuil, 1998 ; ou encore sur un autre plan Olivier Roy, *La Sainte-ignorance. Le temps de la religion sans culture*, Paris, Editions du Seuil, 2008.

Giambattista Vico, et à l'encontre du tropisme qui pousse trop souvent la philosophie à s'abstraire des formes de la vie matérielle, il a mis l'homme en situation de se comprendre par rapport aux artefacts concrets et symboliques de la culture. Or, pour ma part, je voudrais à mon tour réfléchir dans ces termes, en me fondant sur l'examen d'une idée qui ne se trouve pas dans l'œuvre du Genevois, celle de la néoténie humaine. Nanti de cette idée, je réfléchirai ensuite à la manière dont la dimension de la culture technique interagit avec l'humain.

1. L'hypothèse néoténique

Ce terme de néoténie a été forgé dans les années 1880 à partir de deux termes grecs anciens : *néos* qui signifie « jeune » et *ténein*, verbe qui désigne l'action de prolonger et d'étendre. Il a été créé par la zoologie afin de rendre compte d'un phénomène particulier, à savoir la persistance de la forme juvénile d'une espèce au-delà de sa durée normale, voire tout au long de la vie de l'individu. Un des cas les plus connus de cette curieuse disposition est représenté par l'axolotl, un amphibien long de 20 à 30 cm qui se rencontre dans certaines contrées du Mexique. Cet animal se reproduit à l'état larvaire, selon le phénomène dit de la pédogenèse, ainsi que l'avait observé le naturaliste Duméril en 1865. On a cru pendant un temps, en refusant d'admettre qu'un tel comportement pouvait exister, que l'axolotl constituait la larve d'une salamandre inconnue dont on n'était pas parvenu à découvrir le type adulte (selon une hypothèse formulée par Cuvier). Or l'axolotl se reproduit en effet au stade larvaire : il s'agit donc d'une « larve adulte ». Rapporté au mammifère humain, tout se passe avec un tel comportement comme si un enfant procréait.

Il apparaît qu'un tel comportement inscrit littéralement l'inachèvement au cœur même de la dynamique du vivant. La néoténie désigne en effet la capacité de la vie à se reproduire et à se pérenniser sans passer par l'achèvement d'une forme adulte. Un tel comportement désigne la vie comme fondamentalement pressée de se survivre, et prêtant peu d'égards aux individus qui la portent : en quelque sorte, elle ne laisse pas le temps aux individus qu'elle somme de procréer de devenir adultes. Ainsi, sur le plan des idées biologiques, la prise en compte de la néoténie dispose au vitalisme. Cette disposition a été observée chez d'autres amphibiens, puis réfléchi par la biologie comme un comportement éloquent de certaines stratégies de la nature. Elle a été appliquée à l'humain en tant qu'il possède des caractéristiques communes avec des jeunes primates. Telles sont les thèses avancées par Louis Bolk dans années 1920-1930 : des caractères précis tels que la boîte crânienne non soudée à la naissance, l'absence de pilosité du bébé et la faiblesse de l'appareil musculaire constituent des marques de néoténie. Stephen Jay Gould, dans *Le Pouce du Panda*, invoque comme prémisses que les humains sont des « êtres néoténiques », ce qui signifie que l'espèce humaine se caractérise par une très longue période de gestation, une enfance prolongée et une longévité supérieure à celle de tous les autres mammifères. De ce fait, certaines difficultés particulières à notre espèce se trouvent expliquées, telles que l'acquisition de la bipédie et celle de la

cérébralisation⁵. L'importance de la néoténie pour la biologie humaine a également été envisagée par Desmond Morris dans son bestseller *Le Singe nu*⁶.

Dans le champ des sciences humaines et sociales, certains auteurs ont affirmé avec force l'hypothèse de la néoténie humaine. Il convient en tout premier lieu de mentionner l'œuvre de Georges Lapassade à partir de la thèse d'Etat qu'il avait soutenue en 1963⁷, et qui fut publiée par les Editions de Minuit dans la collection « Arguments » dirigée par Kostas Axelos sous le titre *L'Entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*⁸. Lapassade, né le 10 mai 1924 à Arbus dans le Béarn et mort à Saint-Denis le 30 juillet 2008, fut un personnage véritablement atypique, et sa thèse ne déroge pas au style qui, d'après les nombreux témoignages de ses collègues, amis et étudiants, fut toute sa vie le sien. Dans une recension qu'elle consacra en 1964 à *L'Entrée dans la vie*, Marie-Christine d'Unrug notait en soulignant l'étrangeté du livre en regard de la production ordinaire en sociologie : « dans cet ouvrage, véritable anthropologie, il ne s'agit pas d'un travail systématique, mais bien plutôt d'une mise en question d'un mode de penser l'homme, d'une philosophie par conséquent, qui a le mérite de se référer à tout moment au terrain de la recherche. C'est aussi un ouvrage essentiellement dialectique, qui se réfère à la fois au passé et à l'avenir et se veut lui-même inachevé »⁹. Mobilisant à la fois la biologie, la psychologie du développement, la psychanalyse, la sociologie et la philosophie, Lapassade entend montrer que « l'homme naît inachevé », et que, de ce fait, le processus de formation joue pour lui un rôle davantage considérable que pour n'importe quelle espèce animale¹⁰. D'où la reprise du concept rousseauiste de perfectibilité, entendu selon ses deux aspects de « potentialité des équipements qui doivent mûrir » et d'accentuation sur la dimension de l'éducation nécessaire à l'homínisation. : « Devenir homme, accomplir en soi l'humanité, entre dans la vie, c'est, dans cette perspective, actualiser la perfectibilité caractéristique de l'espèce ; et c'est en même temps achever d'apprendre à vivre »¹¹. Ce constat engage un véritable paradoxe, qui, pourrait-on dire, radicalise les intuitions rousseauistes exposées dans *Emile* à propos du rôle de l'enfance vis-à-vis de l'âge adulte. Lapassade, selon Marc Levivier, « soutient que l'homme reste toute sa vie immature et que ce que nous croyons être l'état adulte est bien plutôt un perpétuel devenir adolescent »¹². D'où la référence à des hypothèses émises par Darwin afin de soutenir la thèse paradoxale que, dans certains cas de l'Evolution, l'état d'enfance *succède* à l'état adulte. Et pour présenter la dynamique de l'Evolution sur le plan de l'anthropologie,

⁵ Stephen Jay Gould, *Le pouce du panda. Les grandes énigmes de l'Evolution*, trad. J. Chabert, Paris, Livre de Poche, 1982, p. 152 : « La chose la plus surprenante de tout ceci est peut-être cette propriété générale des systèmes complexes, de notre cerveau en premier lieu, consistant à transformer de simples changements structurels qualitatifs en qualités fonctionnelles merveilleusement différentes »

⁶ Desmond Morris, *The Naked Ape* (1967), trad. *Le Singe nu*, par J. Rosenthal, Paris, Grasset, 1988.

⁷ Voir Marc Levivier, « L'homme inachevé : à propos de la thèse de Georges Lapassade », *Erès – Nouvelle revue de psychosociologie*, 2010/1 (n° 9), p. 177-185.

⁸ Georges Lapassade, *L'Entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme*, Paris, Editions de Minuit, 1963.

⁹ Marie-Christine d'Unrug, « Georges Lapassade, *L'Entrée dans la vie. Essai sur l'inachèvement de l'homme* », in *Revue française de sociologie*, Année 1964, Volume 5, Numéro 5-4, p. 463-465.

¹⁰ Lapassade, *op. cit.*, p. 17-24.

¹¹ *Ibid.*, p. 24.

¹² Marc Levivier, « L'homme inachevé : à propos de la thèse de Georges Lapassade », article cité, p. 178.

Lapassade introduit trois figures : l'adulte, l'enfant et l'adolescent, le point remarquable étant qu'il opère de ce fait une sorte de renversement de perspective tout à fait étonnant impressionnant du point de vue épistémologique :

Si le néotène est un adolescent qui a remplacé l'adulte, le progrès évolutif n'est plus la conséquence d'un perfectionnement continu des formes adultes. Au contraire : une nouvelle espèce peut naître d'une enfance conservée, et substituée à la maturité. Dans l'histoire des vivants, l'enfant peut succéder à l'adulte au lieu de le précéder.¹³

Cette thèse permet à l'auteur d'avancer son maître concept de néoténie, extrait de la science biologique et requalifié par ses soins. Ainsi, « l'inachèvement permanent de l'individu est à l'image de l'inachèvement permanent de l'espèce »¹⁴. Si bien que « s'agissant de l'espèce humaine, la néoténie signifie d'abord l'inachèvement, ensuite la conservation des formes juvéniles. [...] Insister sur la néoténie humaine, c'est donc valoriser l'indétermination de la jeunesse et, corrélativement, dévaloriser les déterminations de la maturité »¹⁵. Ce qui appelle plusieurs commentaires.

En premier lieu, Lapassade a conféré à sa recherche une tonalité active qui renvoie au projet révolutionnaire visant à *destituer le paradigme moral et politique de l'adulte*. A ce titre, l'ouvrage était annonciateur de la remise en question par la contestation de Mai 68 du modèle de société traditionnel d'avant-guerre, dénoncé comme paternaliste. Et sur ce point la préface ajoutée par l'auteur à la 3^{ème} édition de son ouvrage en juin 1969 s'avère sans ambiguïtés : il s'agit d'inscrire explicitement le propos dans le contexte de la lutte révolutionnaire en vue de l'émancipation qui se joue dans les « événements »¹⁶.

En deuxième lieu, affirmer que l'homme manifeste un comportement de néotène revient à estimer qu'il réalise certaines des opérations fondamentales de son humanité en situation de radicale et permanente immaturité. En un sens, pour le représentant de cette *espèce pressée* qu'est l'humanité, il est toujours assez temps pour agir – alors qu'un observateur extérieur à notre espèce, et de ce fait objectif, pourrait souvent lui objecter qu'il est bien trop tôt pour agir de telle ou telle manière, pour s'engager dans telle direction, pour se risquer à utiliser telle ou telle technologie nouvelle dont on ne connaît pas les conséquences. Compte tenu de sa vigoureuse critique des évolutions historiques dues à l'humanité et aux

¹³ *Ibid.*, p. 26.

¹⁴ *Ibid.*, p. 30.

¹⁵ *Ibid.*

¹⁶ *Ibid.*, p. 10 : « Depuis que la deuxième édition de ce livre a paru, des événements fondamentaux ont réveillé notre société. Ces événements encore récents me paraissent éclairer et confirmer ce que j'entrevois à l'époque où cet *Essai* a été écrit. Dans les familles, les écoles, les usines, une génération nouvelle refuse les institutions de la maturité et fait prévaloir ses propres exigences. [...] Cet adulte qu'on proposait comme un modèle aux nouvelles générations n'est qu'un mythe fait pour légitimer des répressions. Les idéologies d'achèvement, de maturité, de stabilité et d'équilibre appartiennent depuis toujours aux idéologies de l'ordre et de la domination. D'où l'importance de leur dépérissement actuel. [...] Le mythe de l'adulte sera définitivement détruit par la révolution. »

artifices qu'elle invente, Rousseau n'aurait sans doute pas été en désaccord avec une telle perspective¹⁷.

En troisième et dernier lieu, la thèse de la néoténie humaine telle que Lapassade la développe met l'accent sur l'importance structurelle de la jeunesse dans le renouvellement des formes de la vie et de la culture. Elle invite à une réflexion sur le rôle moteur de l'immaturité dans le comportement des individus et des groupes sociaux, en matière morale, technique, politique et spirituelle. De ce fait, une thèse standard et intuitivement parlante se trouve mise en question, à savoir la thèse progressiste selon laquelle l'humanité, de par sa maturation, se transforme en mieux, s'améliore. Cette thèse continuiste (du point de la représentation du temps qu'elle induit) et cumulative (du point de vue de la manière dont elle conçoit la dynamique de la connaissance), on la trouve notamment soutenue par Pascal dans la *Préface au Traité du vide*. Le philosophe explique que si l'on doit se garder d'une trop forte révérence à l'égard des grands auteurs de la tradition, c'est que, en matière de connaissances scientifiques, les Anciens étaient comparables à des enfants, tandis que les Modernes sont comme des adultes. Ce que donne à penser le raisonnement pascalien, c'est que les vrais « anciens », du point de vue de la sagesse normalement conférée par l'accumulation de la connaissance, ce sont les Modernes. D'où le fait que, grâce aux progrès connaissance scientifique, l'humanité travaille pour ainsi dire naturellement à son propre achèvement, et vise pour ainsi dire à la respectabilité de l'état adulte :

De la vient que, par une prérogative particulière, non seulement chacun des hommes s'avance de jour en jour dans les sciences, mais que tous les hommes ensemble y font un continuel progrès à mesure que l'univers vieillit, parce que la même chose arrive dans la succession des hommes que dans les âges différents d'un particulier. De sorte que toute la suite des hommes, pendant le cours de tous les siècles, doit être considérée comme un même homme qui subsiste toujours et qui apprend continuellement.¹⁸

Une telle représentation de la maturation de l'espèce humaine par le biais du progrès des connaissances se trouve profondément démentie par la construction anthropologique impliquée par la thèse de la néoténie. Or cette thèse recèle également certains développements intéressants du point de vue du monde qui est aujourd'hui devenu le nôtre, ainsi que je voudrais l'examiner à présent.

2. Inachèvement humain et développement contemporain des sociétés de haute technologie :

Un détour s'impose en effet à propos du contexte dans lequel cette thèse de la néoténie humaine peut aujourd'hui être reçue. De nos jours, le rapport entre technicité et néoténie a

¹⁷ Voir Jean-Jacques Rousseau, *Discours sur les arts et les sciences*.

¹⁸ Pascal, *Préface pour le Traité du vide* (1647), in *Œuvres complètes*, édition établie par J. Chevalier, Paris, Gallimard, 1954, p. 533-534.

notamment été développé par plusieurs philosophes contemporains¹⁹ : Franck Tinland²⁰, Dany-Robert Dufour²¹ et Bernard Stiegler²². Les propos de ces auteurs divergent, mais partent de l'intuition commune que c'est pour un être inachevé que s'impose la nécessité d'un rapport technique au monde. Dufour et Stiegler exploitent les effets de sens induits par le mythe de Protagoras dans le dialogue éponyme de Platon²³. Selon la version classique du mythe, Zeus aurait confié à Prométhée (« le Prévoyant ») la tâche de distribuer à toutes les espèces animales les qualités leur permettant de survivre et de prospérer. Or, d'après la version sophiste, le titan demande à son frère Epiméthée (« celui qui réfléchit après coup ») de réaliser la tâche. L'imprévoyance de ce dernier, mauvais gestionnaire du patrimoine des qualités, engendre la faiblesse congénitale des humains, moins doués pour la survie que les autres animaux. D'où une péripétie qui conduit Prométhée à dérober le feu et les arts techniques à leur profit, puis à être condamné par Zeus à son fameux châtement éternel.

Le sophiste Protagoras dont Platon retranscrit la pensée s'est livré à une réélaboration du mythe dont l'enjeu apparaît double : d'une part, sur le plan de l'anthropologie, la caractérisation de l'humanité comme une espèce animale spéciale, car ayant un rapport au monde fondamentalement *culturel* et *non spontané*, qu'il s'agisse de l'apport du feu et des arts ou de celui de la dimension morale et politique ; de l'autre, sur le plan de la théorie politique, la valorisation de la démocratie sur la base de l'argument que la vertu politique est également partagée entre tous les hommes, à la différence des compétences techniques. Indépendamment de la réélaboration à laquelle s'est livré Protagoras, le mythe possède une certaine prégnance émotionnelle, et ceci de par le fait qu'il évoque une innovation majeure, constitutive pour l'humanité, une invention qui engendra une véritable rupture technologique, à savoir l'apparition du feu²⁴. Certes, l'argument de Protagoras n'est pas celui de Lapassade, car le mythe ne dit pas que l'homme est né trop tôt : il suggère même le contraire, en estimant que venant après les différentes espèces animales mieux pourvues, il est né *trop tard*. Cependant, il établit une corrélation entre la vulnérabilité humaine et la culture dont notre espèce a besoin pour ne pas mourir et pour évoluer.

Il est également intéressant de remarquer que ces développements philosophiques qui appliquent l'hypothèse néoténique à la compréhension du rôle que joue la technique pour l'humanité ne remettent nullement en question l'approche classique d'Aristote selon laquelle « la *technê* mène à son terme ce que la nature est dans l'impossibilité d'achever »²⁵. La

¹⁹ Je suis redevable à un article de Marc Levivier de la suggestion du rapprochement de ces trois auteurs à la suite d'une analyse de la thèse de Lapassade. Cf. Marc Levivier, « Addiction, *pharmakon* et néoténie », *Psychotropes*, 2012/1 Vol. 18, p. 103-116.

²⁰ Franck Tinland, *La différence anthropologique. Essai sur les rapports de la nature et de l'artifice*, Paris, Aubier Montaigne, 1977.

²¹ Dany-Robert Dufour, *Lettres sur la nature humaine à l'usage des survivants*, Paris, Calmann-Lévy, 1999 ; *On achève bien les hommes : de quelques conséquences actuelles et futures de la mort de Dieu*, Paris Denoël, 2005.

²² Bernard Stiegler, *La Technique et le temps*, tome 1 : *La Faute d'Épiméthée*, Paris, Galilée, 1994.

²³ Voir Platon, *Protagoras*, 320 c sq.

²⁴ Voir à propos de la portée de cette rupture le stimulant développement de Georges Amar dans *Aimer le futur. La prospective, une poétique de l'inconnu*, Paris, Editions Fyp, 2013, p. 85-95 : « L'invention du feu. Exercice de paléo-prospective-fiction ».

²⁵ Aristote, *Physique*, 199 a.

différence entre la position du Stagirite et celle des philosophes contemporains semble résider dans la distinction canonique entre nature et artefact (qu'il s'agisse d'artefact technique ou plus généralement culturel). De nos jours, nous sommes tentés de considérer que l'artefact constitue en quelque sorte l'expression de la nature particulière de l'homme ; et que le développement contemporain des anthropotechniques conduit à brouiller les distinctions superficielles qui jusqu'ici ont structuré notre idée du rapport de l'homme à son monde. Nous entendons par « anthropotechnique » le système constitué par le mixte de nature et de culture, et qui permet à l'humanité de se concevoir comme projet sans cesse renouvelé. Récemment, et avec une acuité certaine, le philosophe Peter Sloterdijk s'est livré à l'exercice consistant à regarder cette tendance comme typique de la condition de l'homme contemporain²⁶. Parmi les distinctions traditionnelles qui se défont aujourd'hui, celle de la différence entre objet artificiel et objet naturel – dans une évolution d'ailleurs autrefois déjà signalée par Gilbert Simondon²⁷.

De nos jours, la thèse de la néoténie humaine semble particulièrement intéressante en ce qu'elle permet de comprendre le régime d'apparition des inventions ainsi que la dynamique propre des innovations dans nos sociétés de haute technologie. Mais ici plusieurs remarques s'imposent. Premièrement, de manière fondamentale, dans son régime propre comme dans le contexte anthropologique qu'elle induit, l'innovation est différente du progrès, à savoir du paradigme qui l'a précédé et qui a structuré le rapport des modernes à l'histoire ; mais autant le modèle du progrès était vecteur d'espoir, autant l'innovation ne semble pas fournir de telles garanties morales ou spirituelles, ainsi que je l'ai suggéré ailleurs²⁸. D'autre part (mais cette seconde remarque n'est pas sans lien avec la précédente), nos sociétés devenues « liquides » selon la qualification que leur a donnée Zygmunt Bauman²⁹, sont désormais en mal d'institution, elles sont d'une certaine manière déjà devenues post-institutionnelles, voire, à certains égards, elles se revendiquent comme anti-institutionnelles. Ce point est d'ailleurs sans cesse rappelé par Dany-Robert Dufour³⁰ et par Bernard Stiegler³¹, dans une démarche critique visant à sauver le sujet contemporain de l'effondrement programmé de son propre désir sous l'effet du capitalisme pulsionnel d'aujourd'hui – c'est pourquoi le rapprochement entre Lapassade d'une part (si fortement et constamment subversif de l'institution !) et Dufour/Stiegler de l'autre provoque un effet de sidération : la reprise de la thèse de la

²⁶ Peter Sloterdijk, *Tu dois changer ta vie. De l'anthropotechnique*, traduction O. Mannoni, Paris, Libella-Maren Sell Editeurs, 2011.

²⁷ Gilbert Simondon, *Du mode d'existence des objets techniques* (1958), Paris, Aubier, 2012, p. 56-57 : « L'objet technique concret, c'est-à-dire évolué, se rapproche du mode d'existence des objets naturels, il tend vers la cohérence interne, vers la fermeture du système des causes et des effets qui s'exercent circulairement à l'intérieur de son enceinte, et de plus il incorpore une partie du monde naturel qui intervient comme condition de fonctionnement, et fait ainsi partie du système des causes et des effets. [...] Par la concrétisation technique, l'objet, primitivement artificiel, devient de plus en plus semblable à l'objet naturel ».

²⁸ Je me permets de renvoyer à cet autre texte : Thierry Ménissier, « Philosophie et innovation ou philosophie de l'innovation ? », *Klesis*, n°18, 2011, accessible à l'URL : <http://www.revue-klesis.org/pdf/Varia02MenissierInnovation.pdf>

²⁹ Cf. Zygmunt Bauman, *La Vie liquide*, trad. Ch. Rosson, Rodez, Le Rouergue-Chambon, 2006.

³⁰ Par exemple dans *La Cité perverse. Libéralisme et démocratie*, Paris, Denoël, 2009, ou encore dans *L'individu qui vient... après le libéralisme*, Paris, Denoël, 2011.

³¹ Voir par exemple Bernard Stiegler & Ars Industrialis, *Réenchâter le monde. La valeur esprit contre le populisme industriel*, Paris, 2006, notamment p. 59-68.

néoténie humaine ne saurait s'effectuer, compte tenu du contexte dans lequel nous évoluons aujourd'hui, dans une perspective comparable à celle des années 1960. La relation entre technicité et néoténie est intéressante car elle suggère que c'est pour un être qui n'est pas achevé que la question se pose de son rapport (technique) au monde ; elle pose également une question cruciale : l'inachèvement structurel des humains peut-il être compensé par le développement technique, *dans des sociétés désormais émancipées de toute forme d'institution, dans des sociétés livrées au rapport entre innovation technologique et mercantilisme généralisé* ? Il est peu probable que ce soit le cas, d'autant plus que ce progrès, relativement à son action sur la nature de l'homme, est susceptible de servir des fins d'« augmentation » ou d'« amélioration » aux finalités floues mais qui renforcent considérablement pour l'humain les risques de perte de contrôle de son existence³².

Conclusion : Néoténie humaine selon Lapassade, perfectibilité rousseauiste et vision de l'homme

Pour achever ce parcours, il est intéressant de confronter les éléments liés à la néoténie et à la technicité humaines et les analyses de Rousseau. Ce dernier ne possédait pas dans son attirail conceptuel une thèse comme celle de la néoténie, qui relève de la biologie contemporaine et qui est issue de la théorie de l'Evolution. Dans l'histoire des idées européennes, la notion de *vie* a renouvelé le paradigme de la *nature* typique des Lumières – mais elle n'en a pas trahi les prémisses fondamentales. Dans les deux cas, en effet, il s'agit d'appréhender le dynamisme des choses, ou de considérer la matière comme une forme de puissance qui ne s'épuise pas dans ses actes. De sorte que, pour étrangère qu'elle soit à la pensée du Genevois, l'hypothèse de la néoténie n'est pas tout à fait absente de ses idées.

D'abord, tout lecteur qu'il soit des classiques et en particulier de la tradition cartésienne, Rousseau n'en apporte pas moins un démenti à l'idée que l'homme et l'humanité s'améliorent en vieillissant. A rebours de la thèse du progrès, pour lui l'histoire se joue au risque de la dégradation de la « bonté » naturelle de l'homme, à savoir de son potentiel primitif³³. C'est notamment ce que montrait le *Premier Discours* à partir d'une matrice d'argumentation néo-romaine et en voulant réfléchir le destin de la science et de la technique. Ensuite, tout se passe comme si le Genevois avait eu l'intuition de l'hypothèse néoténique sans pouvoir la développer. Plusieurs points stratégiques de l'œuvre sont compatibles cette dernière, notamment le potentiel de changement que l'auteur accorde aux enfants, ou encore la dynamique technicienne examinée dans la première partie du *Second Discours*, selon laquelle les hommes utilisent des techniques qu'ils inventent librement dans leur rapport créatif à la nature, sans attendre la confirmation de la connaissance adulte. Tout se passe en un

³² Voir à ce propos Paolo Francesco Adorno, *Le Désir d'une vie illimitée. Anthropologie et biopolitique*, Paris, Editions Kimé, 2012, en particulier le chapitre IV consacré à la perfectibilité et au progrès.

³³ Voir Arthur M. Melzer, *Rousseau. La bonté naturelle de l'homme. Essai sur le système de pensée de Rousseau*, trad. J. Mouchard, Paris, Belin, 1998.

certain sens comme si la néoténie telle que l'entend Lapassade constituait en la radicalisation ou en l'allongement indéfini de la perfectibilité naturelle du genre humain exposée par Rousseau : car l'humanité dans son cours, aussi bien que chaque homme dans son existence singulière, non seulement sont des indépassables inachèvements, mais peuvent également être considérés comme des commencements permanents. D'où le fait que les discours de Rousseau comme celui de Lapassade portent en eux un considérable potentiel révolutionnaire, susceptible de réveiller l'homme adulte endormi dans ses habitudes et dans ses certitudes. Ainsi que le montre Jean-Luc Guichet, la perfectibilité rousseauiste est fondamentalement liée à l'expression de la liberté comme acceptation par chacun de son existence comme particulière et contingente³⁴ ; et on peut en dire autant de la thèse de la néoténie développée par Lapassade : dans *L'entrée dans la vie*, la revendication finale de l'inachèvement proclame, sur le mode d'une critique implicite de l'autonomie, la possibilité d'une nouvelle forme d'émancipation :

Ce modèle stratégique [de conduite] est, on le voit, celui de l'étranger-participant. Or, telle nous paraît être, précisément, la situation de l'homme dans le monde. Une adhésion sans véritable attache, un engagement impliquant sans cesse le désengagement. Ce qui pourrait signifier ceci : quel que soit le degré de sa détresse, de sa solitude, de son aliénation, l'être humain, parce que toutes ses positions sont inachevées, reste capable de dépasser ses servitudes. Sous le masque des statuts et des rôles l'homme entriste « milite » pour un nouveau destin.³⁵

Ainsi, la vision en partie commune de Rousseau et de Lapassade repose sur une *inquiétude* féconde, capable de *permettre à l'homme de s'humaniser pour autant qu'il s'accepte inachevé*. Cette notion d'inachèvement s'entend donc, du point de vue philosophique, comme l'émergence d'une réflexion sur ses limites structurelles, de la part d'un être disposé à croire qu'il n'en a aucune. Si aujourd'hui l'histoire s'avère absolument imprévisible, dominée par les puissantes forces de modification de la nature humaine recelées par les sociétés de haute technologie, il est plus que jamais nécessaire de l'humaniser par une méditation de l'inachèvement humain.

³⁴ Cf. Jean-Luc Guichet, *Rousseau. L'animal et l'homme. L'animalité dans l'horizon anthropologique des Lumières*, Paris, Editions du Cerf, 2006, p. 250 : « La perfectibilité est à tous égards centrale, même si elle n'est pas le centre absolu [de l'œuvre de Rousseau] qui est la liberté, elle constitue la médiation nécessaire, située du côté de la nature, entre cette nature d'une part, et l'histoire ou la culture de l'autre, ou encore entre l'intérieur et l'extérieur, entre l'invisible et le visible, entre la liberté immédiate ou abstraite et sa concrétisation effective en actes et en réalité empirique. [...] Tout indique bien la liberté comme source de cette perfectibilité, etc. »

³⁵ Lapassade, *L'Entrée dans la vie*, *op. cit.*, p. 245.